



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Toute communication relative à la rédaction ou à l'administration doit être adressée rue des Célestins, 8.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Drôlatique, Satirique, Amphigourique, Cascadeur, Fouailler et Gouailler, Epatant, Ebétant et Désopilant, très peu Littéraire, mais par-dessus tout Honnête Canard

ABONNEMENTS : Un An..... 8 fr. | Six Mois..... 6 fr.
L'Administration n'accepte pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.

Quiconque a un abus à signaler, un vice à flétrir, une vertu persécutée à défendre, peut recourir en toute confiance à Guignol.

Sa discrétion égale la solidité de sa trique.

AVIS

Rédaction et Administration du Journal de Guignol : 8, RUE DES CÉLESTINS, à l'entresol.

Bureaux ouverts tous les jours, de 2 heures à 4 heures.

ABONNEMENTS

Un an..... 8 francs
Six mois..... 5 »

Nous n'acceptons pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.



Chronicle du Gorguillon

Z'enfants, aujourd'hui n'au moins gnia z'un baluchon de nouvelles un peu chenues à vous debobiner. Faut ben z'être fort comme deux Turcs pour vous chiner tout ça d'un seul coup. Ah! je n'en sue comme un escayer à noyaux de vous abouler le grobon par ici. Et pis ça fait z'une médée; je sais pas par où quemencer pour débrouillasser l'écheveau. Nom d'un rat! ça va faire de bousiyage pour monter ma pièce journalistique adromadaire; gare si je m'entortille dans les bobines et si je peux pas me retourner à travers les roquets!

Allons, les gones, voyons voir à trier à chà un tous les fils pour piquer en peigne proprement, sans faire de pied-failli.

Primo, c'est ce grand revire-marion de l'armée de la guerre. Y sont z'en train de se tirer le poil pour de rire, histoire de voir si la Jacquard militaire esse bien retapée. Reusement que les soldats reviennent pas de ces manigances-là dépontelés d'une guibolle, ou borgnes d'un quinet, ou ben manchots des deux mains, ou ben bancroches, ou ben z'encore esquintés avé z'un nez de bois, de chayottes en ferblanc, ou une ganache en carton. Ça coûte déjà z'assez cher comme ça à M'sieu le

chef ménisse de la guerre. Mais enfin ça ni arregarde pas; je veux pas me donner d'air à ficher les arpions dans ce questin à impolitique, vu que j'y connais rien; seurement ça que je peux dire, c'est qu'y a z'un tas de recraqueurs que bajafflent là-dessus dans les grands jorns, qui y connaissent pas pus que moi et que ça finit par devenir embétant de lire de z'histoires qu'on connaît pas.

A propos, vous autes qu'avalez chaque matin les grands papelards qu'ont de dépêches à-la-trique, v's avez ben renuclé ça qu'était z'imprimé n'en beau devant : Qu'y gnia deux gones de Lyon, du reches-tre du Grand-Thiâtre, qu'aviont t'éte z'ornementés de la décollation du Lichème-un-p'tit-quart par M'sieu le bey de Tunisie. C'est ça qu'est rupin. Y z'ont groupé c'te décollation à cause des sons *persans* et chenues qu'y détrancanent l'un avé sa voix, l'aute avé son fiageollet. Mais ça que m'a fait bisquer, c'est que M'sieu Perruque, du *Salut public*, y n'imprime c'te nouvelle dans son jornal et qu'y se donne d'air à blaguer en disant : « A qui le tour maintenant? » A qui le tour; mais mon pauvre M'sieu Perruque, t'as donc z'oublié que M'sieu Linot-scié (Francs 6) qu'esse un des pus vieux apprentisses de ta boîte, a ramié aussi c'te décollation, et dépis longtemps encore; t'as donc pas le droit de chiner les autes. Les journalistes de la même boutique se mangent pas entre eux.

Pauvre melachon de M'sieu Perruque, prends-moi donc tes anilles et rentre donc dans ta boutique ousqu'y fait noir comme dans un four, ousqu'y a de brouillards, ousque te vois rien, borgnasse! Et maintenant, avance donc un peu que nous nous es-pliquassions : te sais ben que le bey de Tunisie avait z'un jour tellement chiqué d'opium pour dormir que ça lui faisait pus d'effet que si y n'avait pissé dans un violon pour le mette en *mi dièze*. Y savait pus quoi faire pour pioncer, quante y demande à sa femme de ménage ça qu'y devait prendre. Elle lui rebrique comme ça qu'y faut qu'y lise de z'ouvrages en imprimaire ou ben de z'artiques journalistiques; elle n'a décapiyé un mimero du *Salut Public*, ousque M'sieu Linot-scié (Francs 6) avait fait dedans..... un gros..... palagraphe. Le bey de Tunisie a t'aeu qu'à renifler ça : y n'est tombé raide à bouchon sus son pucier et y n'a roupillé jusqu'au lendemain matin. Un aute soir qu'y pouvait pas fermer le z'œil, y n'a flanqué le picou dans les *Mystères de Lyon*, un roman de M'sieu Linot-scié (Francs 6); médiatement y n'esse devenu tranquille comme Batisse et n'a dormi tout du long huit jours. Y n'était tellement z'heureux d'un merdicament si tellement simple et si tellement z'énergique, qu'y n'a sarché la décollation la pus chenuse qu'y n'avait dans son armoire et qu'il l'a t'envoyée à M'sieu Linot-scié (Francs 6) avé sa carte de visite.

Z'enf..., z'enf..., z'enfants, je n'ai le fège quasiment tout demarcouré; escoutez voir un peu ce poulet que des gones de Lyon m'ont refilé :

« Mon vieux Guignol,

« Lecteurs assidus de ton spirituel canard, nous « nous permettons de t'écrire pour te donner un « conseil. Tu sues sang et eau pour nous faire cha- « que semaine ton article de fond en patois; mais, « pauvre ami, tu t'adresses à un public qui ne te « comprend plus. Pendant ton silence, l'instruc- « tion a pénétré dans les rangs les plus infimes de la « société et dans les cerveaux les plus rudimentaires; « surtout le français de France a remplacé le fran- « çais de Saint-Georges ou patois canut, que tu pos- « sèdes à merveille, mais qui est pour nous lettre « morte. Ecris donc comme tout le monde « monde; tes plaisanteries anront toute leur saveur « et une plus grande portée; quant au nombre de tes « lecteurs il ne peut qu'augmenter.

« UN GROUPE D'AMIS. »

Z'enf..., z'enf..., z'enfants, ça m'a bousiyé le melachon d'avoir reçu c'te lettre; je n'en ai le z'œil tout n'humide. Comment! je m'esquinte la bazanne pour v's éventer de vartigoleries que vous chatouillent z'agréablement la bredouillette, et velà comment que vous assépetez le baluchon de m'n artique de fond! Mais nom d'une tavelle! c'est ben la peine de foutimasser de lichettes au sucre et de rôties de beurre à de gones que disent pas seulement merci et que font pas claquetter la langue quante y passe querque chose de bon. Allons, Guignol, musèle ta bavarde et parle le langage de l'Académie. Voui, t'as qu'une chose à faire : arre-commencer tes classes et demander à l'Université de t'apprendre à chà un de mots sonores et creux pour faire plaisir aux fourachaux qu'ont peur de se voir rire (prebablement pace qu'y font vilain quante y z'ouvrent le bec). Pus de ces histoires bien torchées, pus de ces blagues de dargnier les fagots, que fessient, tordre l'embuni à ces braves canezards et peter le corset aux canuses à feurce de rire. Faut mettre de faux cheveux à ton estyle pour qu'y ressemble à qui-là de tout le monde que court les rues. Toi, te quitteras ton sarsifix et te t'achèteras un trois soixante pour qu'onte montre pas au doigt quante te passes sus la cadette. Faut devenir aussi intéressant que tes confrères en journalisterie : te couperas avé tes feurces tes artiques dans les jorns de Paris, te flanqueras ta patarafe au bas, et la farce sera jouée. L'unifôôrme, quoi.

Et toi, ma trique, ma pauvre trique, m'n amie des vieux jorns, qu'as mangé de vache enragée avé ton maître, mais qu'as passé de moments bien rupins,

adieu, faut nous quitter; on veut pas de toi; t'iras faire la bobo au musée, où que te seras embandée dans les souvenirs historiques.

Ah! z'enf..., z'enf..., z'enf..., les cetoyens sont donc tous des nains gras, qu'y fiches de z'ognes à la patte que leur caresse l'échine et qu'y vous insurent quante on leur refile du bon fricot dépis si longtemps. Je suis si tellement z'émouvu que je peux pas continuer. Je vous dis donc, z'enfants: A dimanche, si je sis pas mort,



CHANSON BOHÊME

*Le ciel est gris, le vent maucis.
La panse vide je m'en vais
En bamboche;
Joyeux, je quitte mon taudis,
Quoique n'ayant pas un radis
Dans ma poche.*

*Par ce soir blême je voudrais
M'asseoir à tous les cabarets;
Quand j'approche,
J'ai beau me fouiller, cadédis!
Hélas! je n'ai pas un radis
Dans ma poche.*

*J'entends des rires par éclats,
Et je vois le fumet des plats
Qui s'accroche
Aux poutres de ce paradis...
Ceux qui mangent ont du radis
Dans leur poche*

*Les vins qu'ils boivent, je les sens
Griser de leurs alcools puissants
Ma caboche;
Et j'en suis ivre!... et je vous dis
Pourquoi n'avoir pas un radis
Dans ma poche.*

*Des filles hurlent des chansons;
Leur chevelure, par frissons,
S'effiloche;
Leurs baisers sonnent, les maudits,
Pour ceux là seuls qu'ont du radis
Dans leur poche.*

*Dans ce brusque émoi de la chair,
Leur son vibre si haut, si clair,
Qu'il ricoche
Jusques à mes lèvres... tandis
Que je suis là sans un radis
Dans ma poche.*

*Puis sous le froid des vieux plus noirs,
Par les pavés et les trottoirs,
Tout baneroche,
Je vais, les membres engourdis,
N'ayant toujours pas un radis
Dans ma poche.*

*Dans mon cerveau creux, par moments,
Passent d'étranges tintements;
Triste cloche!
Qui sonne le De profundis
Du bohème sans un radis
Dans sa poche.*

— Où vas-tu donc, mon pauvre chien?
« Pourquoi ces larmes dans tes yeux?
« Et quel coche
« As-tu manqué?... — Je répondis:
— J'ai, ma belle, pas un radis
Dans ma poche.

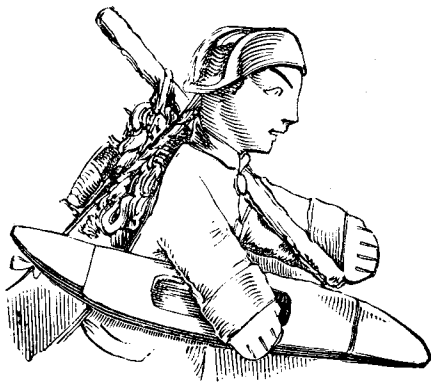
« Je me sens si désespéré,
« Si seul au monde, si navré,
« Qu'une roche
« Aurait pitié de moi!... sandis!...
« Qu'il fait bon d'avoir du radis
« Dans sa poche!...

— Qu'en ferais-tu? — Je rentrerais
« Dans quelqu'un de ces cabarets
Où racroche
« La fille aux gestes alourdis,
« Et je lui mettrais du radis
« Dans sa poche!

— Chez toi ne peux-tu recevoir
« Une compagne pour ce soir!
« Je m'embauche!...
« L'amour fait de larges crédits
« A ceux qui n'ont pas de radis
« Dans leur poche. »

*Le ciel était moins gris... Tous deux
Nous allions en couple amoureux
Qui bamboche.
Cette nuit-là dans mon taudis
Je fus heureux... et sans radis
Dans ma poche.*

LE COMTE DE L'ÎLE-BARBE.



LE PÈRE AUBÉPINE

Pourquoi avait-on décoré de ce nom poétique entre tous ce petit vieux, cassé, courbé, à la démarche vacillante et à l'œil maladif? Personne n'eût pu exactement donner l'origine de cette appellation singulière. Toutefois, depuis plus de trente ans qu'il appartenait à l'usine, le vieux n'avait jamais été autrement connu.

Au temps où M. Matador, le puissant et richissime industriel d'aujourd'hui avait débuté, le père Aubépine, jeune alors, avait été des premiers acceptés comme ouvrier. Vigoureux, adroit, vaillant à la besogne, c'était un de ces ouvriers honnêtes, comme il en est tant, pour qui le devoir n'a pas deux faces et qui, leur ligne de vie tracée, la suivent sans hésitation et sans faiblesse, ignorant l'envie et s'estimant heureux de leur petite position.

Le brave homme n'avait pas eu de chance. Marié jeune, père d'un bébé qui résumait pour lui, toutes les félicités permises, il avait vu sombrer d'un même coup les deux affections de son existence. Sa femme et le gosse, emportés du même coup par une maladie rapide, l'avaient laissé seul et sans but, isolé dans son malheur.

Le pauvre homme, alors, était devenu farouche, taciturne, acharné à son travail, pas une parole ne s'échappait de ses lèvres et son aspect était si triste, sa peine si navrante que les quolibets des camarades s'arrêtaient en face de cette douleur sincère et qu'un respect unanime entourait ce vieux désolé.

Depuis quelque temps le père Aubépine baissait. Ses forces mêmes par le travail incessant le trahissaient de plus en plus et quel que fût son courage, ses pauvres bras tremblants n'obéissaient plus à son énergie. Ce n'est pas en vain que trente ans durant on enferme son existence au fond d'une usine insalubre. Quelque vigoureux que soit l'organisme d'un homme, les muscles s'affaiblissent, l'estomac se délabre au contact de la buée infecte et des odeurs pénétrantes qui forment l'atmosphère d'une teinturerie.

Ce jour-là, le teinturier Matador avait mal diné. Un estomac contrarié inspire des choses atroces: M. Matador vivait. Dame! les bénéfices baissaient depuis quelque temps. La concurrence battait largement en brèche la maison Matador et il fallait aviser.

Quand il entra à l'atelier des rerts, celui où l'atmosphère est la plus infecte, le père Aubépine, exténué de fatigues, avait interrompu sa besogne. A quoi songeait-il, le pauvre vieux? A rien sans doute. Peut-être entrevoyait-il bien loin derrière un passé très court, fait de jeunesse et de joie intime, et sa peine, se reposait sans doute dans ce souvenir.

Le malheur voulut que M. Matador le vit inactif. — C'était un crime. — Ces choses-là ne se doivent point pardonner et le châtement doit suivre de près la faute. M. Matador chassa le père Aubépine.

Le vieux ne pouvait pas comprendre. — Le chasser, lui. — Mais que ferait-il alors, maintenant que ses bras brisés, son corps affaibli, le tout usé au service de M. Matador lui refusaient service. Il fallait donc mourir de faim, mendier peut-être. Ça, il ne pouvait le comprendre, jamais sa pensée n'avait entrevue pareille perspective. Pour lui, il devait mourir là, auprès de ces barques où il avait usé sa vie, dans cette vapeur fétide où il avait pourri son pauvre corps de misérable. Et voilà qu'on le chassait, qu'on arrachait de sa bouche le dernier morceau de pain. Qu'avait-il donc fait, au patron, bon Dieu! — Ce n'était pas un mauvais ouvrier pourtant. — Jamais une plainte n'était sortie de sa bouche, jamais un mot contre les patrons, comme les autres qui lui soufflaient de grands mots à l'oreille, en lui parlant d'un avenir où il n'y aurait plus de patron, où les gueux seraient vengés. Lui s'était toujours tenu à l'écart, tenant tous ces propos de bêtise, malmené quelquefois par les camarades exaltés qui souffraient du logique bon sens de ce vieillard endurci.

Le vieux comprit pourtant qu'il fallait partir. — Puisque c'était la fin, autant tout de suite que plus tard. — En traversant l'usine son cœur se serra. Tout ce vieux matériel, c'était un camarade. Ils avaient vécu ensemble, et ils ne se verraient plus. Il s'arrêta quelques instants, ému, jetant un dernier regard à la fourmillière noire qui s'agitait autour des barques, prêta une dernière fois l'oreille au bruit saccadé des extenseurs et sortit.

Quand il fut dehors, la nuit était venue. Une pluie d'automne, glacée, tombait dru. Le vieux ne doutait rien. Hagar, inconscient, il marchait, tortillant dans ses doigts décharnés, deux petites mèches de cheveux, derniers souvenirs de la femme et du moutard, qui ne le quitteront jamais.

Toujours tout droit, il marchait, insensible sous la pluie, comme ballotté par un mauvais rêve, et n'espérant plus le réveil. Il traversa les Charpennes, suivit le boulevard et s'en vint jusqu'au Rhône. Pourquoi? Il n'eût pu le dire. — Attraction bizarre. — Le fleuve l'attirait.

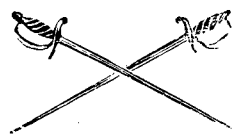
Vers le Parc, le fleuve grossi, roulait lourdement ses eaux jaunies. — Le vieux s'arrêta. — Ce serait là la fin, pourtant. — Il ne souffrirait plus. Et puis, peut-être, s'il allait les retrouver quelque part, ces deux êtres aimés, si loin maintenant.

Il n'hésita pas longtemps, son pas s'était raffermi, pour aller à la mort. Il allait au-devant d'elle avec sérénité, la considérait comme la grande consolatrice, celle qui emporte tout, surtout le chagrin avec elle. Et doucement le vieux se laissa glisser dans l'eau noire.

Un léger clapotis, un objet noir qui revint deux ou trois fois à la surface, puis ce fut tout.

Ce soir-là, en joyeuse compagnie, M. Matador dina très bien. Il y avait des femmes charmantes et pas du tout bégueules. On but vingt bouteilles de Champagne et le garçon d'office eut 20 francs d'étrenne.

JEAN MISÈRE.



SANG ET CARNAGE

Vous n'auriez pas, par hasard, un petit duel sur vous... Non! Tant pis! Cinoh, qui vient d'en manquer un, s'en serait léché les doigts.

Vous connaissez l'histoire. L'autre jour, à l'heure où

De pesants chariots commençaient à rouler,

Cinoh se réveilla, parcourut les œuvres complètes de Musset, puis,

Il alla s'accouder au bord de la fenêtre
Et courba son front pâle et resta sans parler.

Il songeait. La veille, il avait raillé, doucement raillé du reste, la bénédiction du 8 septembre, et il en était encore tout satisfait. D'abord, le *Nouvelliste* avait dû être fort scandalisé. Puis, là, vraiment, l'article n'était pas mauvais. D'ailleurs,

Que l'on fasse après tout un enfant blond ou brun,
Pulmonaire ou bossu, borgne ou paralytique,
C'est déjà très joli quand on en a fait un.

Et le cœur paternel de Cinoh tressaillait d'aise.
Cinoh somnait, puis s'étendit sur un sofa.

Une servante au teint bruni,
Râle comme un beau soir d'automne,

lui apporta les journaux du matin sur un plat
d'argent, qui n'était plus

Nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien.

Puis, elle s'en alla, et

La porte est retombée au bruit d'un rire affreux.

C'est le rire de Cinoh qui vient d'ouvrir le
Nouvelliste.

On la lui baillait belle, en vérité. Parce qu'il
ne coupait pas dans les bénédictions, on contes-
tait son courage. Mais, par la mort-Dieu ! on
verrait !

et la fièvre
Le prenant aux cheveux, il se mordit la lèvre.

et s'agitait désespérément sur son sofa.

Le sofa, sur lequel Cinoh était couché,
Était, dans son espèce, une admirable chose.

Il était de peau d'ours — mais d'un ours bien léché,

infinitement mieux léché que celui du *Nouvelliste*.
Pourtant, il ne put supporter le poids d'une
aussi belle colère et il s'effondra bruyamment.
C'en était trop ! Cinoh se leva.

Il était très bien pris, on eût dit que sa mère
L'avait fait tout petit pour le faire avec soin.

Il frisa sa moustache et s'écria :

Tords-lui le cœur, Tyrci, de peur qu'il n'en réchappe.
Tu me l'apporteras, et puisse m'écraser
La foudre, si tu n'as par blessure un baiser.

Il était altéré de sang. Dans deux heures, ses
témoins seraient chez l'insulteur, et déjà il
voyait l'instant

Où, pour trouver au cœur les routes les plus sûres,
Les mains auraient du fer, les bouches des morsures.

... Mais, en relisant les lignes sanglantes, il
s'aperçut que leur auteur s'était dérobé d'avance
à toute réparation. Et, de suite, sa colère tomba.
Un monsieur, qui signait prudemment du nom
d'un auteur enterré depuis deux siècles et qui
s'abritait derrière sa religion, devait mal savoir
en quoi consistait l'inverse du courage. Donc, la
réputation de valence... pardon, de vaillance du
Midi n'avait rien à perdre dans cette affaire-là.

Et Cinoh s'en fut dans les rues
Très lentement, baillant aux grues,
Fumant son cigare au soleil.

PAF.

A propos d'Organsin cuit et trame souple

C'est une affaire décidée.

Quiconque, appartenant de près ou de loin au *Journal de Guignol*, ne peut plus saluer, dans la rue, une connaissance ou toucher la main à un camarade, sans que le bon public, ou tout au moins certain public, en tire des conséquences extravagantes. La chose se complique si la personne saluée ou celle avec laquelle on échange une poignée de main appartient à la soierie. Alors, c'est une affaire décidée. L'une et l'autre sont de suite classées parmi les rédacteurs du journal, les potins vont leur train, et nos amis et connaissances, soyons par état, sont obligés de nous témoigner leur sympathie à huis clos ou dans des endroits déserts.

De cela, nous ne nous étonnerons pas outre mesure, la liberté humaine, en général, ayant des profondeurs insondables, et celle de certains négociants, en particulier, ayant une extension que nous ne pouvons qualifier.

Pourtant, il serait bon que ces avaries ne dégénérassent pas en scie, et que, dans un but facile à deviner, on ne cherchât pas à nous rendre désormais toute relation impossible avec nos nombreux amis d'autrefois.

Deux faits, qui se sont passés cette semaine, ont attiré notre attention sur ce point.

Un de nos camarades de classe, employé dans une maison de soierie de la rue Lafont, avec lequel nous avions commis

l'imprudence d'échanger un *shake hands*, à l'angle de la rue Pizay, a été immédiatement compromis par ce fait, dont la gravité nous échappe, et mis en suspicion par son patron.

Un autre, avec lequel nous avons eu de très anciennes relations, s'étant vu accuser de nous communiquer des échos, craignant de voir compromise la situation qu'il occupe, est venu nous intimer, avec une surexcitation que nous excusons, la supposant irraisonnée, l'ordre d'avoir à suspendre des articles dont il se voyait attribuer la paternité.

Nous n'avons d'ordres à recevoir de qui que ce soit. Des nombreuses communications qui nous sont adressées, nous insérons celle que nous jugeons susceptibles de l'être, et nous ne pouvons, pour être agréables à nos amis, mécontenter nos lecteurs.

Toutefois, à première vue, dans ces deux affaires, en somme puériles et peu dignes pour que nous nous y arrétions, nous croyons pouvoir deviner autre chose.

Certaines personnes, mécontentes de ne pas voir reproduire les.... diffamations qu'elles voulaient déposer dans nos colonnes, se vengent de notre refus, en cherchant à égarer sur Pierre ou Paul les soupçons de l'opinion publique.

Quelque hête et maladroit que soit le procédé, on trouvera toujours des imbéciles pour s'en emparer et en défrayer leur conversation.

C'est la seule chose que nous voulons éclaircir.

Que ceux de nos camarades mis en suspicion se défendent de l'accusation stupide portée contre eux, c'est leur droit, c'est même leur devoir. Mais nous ne pouvons cependant, pour leur être agréable, nous aliéner nos lecteurs de la soierie dont nous recevons chaque semaine de nombreuses lettres d'encouragement.

Notre ligne de conduite ne sera en rien modifiée, et nous continuerons à insérer ce que nous jugerons convenable de l'être, en recherchant toutefois l'auteur ou les auteurs de la fumisterie dont on s'est plaint, nous promettant une exécution en règle sitôt que nous aurons acquis une certitude.

Ce sera pour nous une occasion nouvelle d'exhiber en public une vilaine binette.

DUROQUET JUNIOR.



Prosper D...andin

Supposez un monsieur myope qui, tout en s'appelant Prosper, soit votre débiteur d'une somme de 200 francs.

Supposez que vous, créancier, qui savez votre débiteur insolvable, ayez conservé comme gage de ladite dette un objet mobilier quelconque représentant le tiers à peu près de la somme qui vous est due.

Supposez encore que, pour se distinguer de ses autres homonymes, le Prosper en question vous assigne devant la justice de son pays, non pour vous rembourser, mais pour exiger la restitution de son meuble.

Supposez toujours que le même Prosper ait escroqué de l'argent à vos amis pour une somme de 600 francs, et soit, par dessus le marché, l'homme le plus taré de France et de Navarre.

De quelle épithète qualifieriez-vous l'impudente audace de ce Prosper-là ?

Assurément le Dictionnaire de l'Académie serait impuissant à vous fournir l'adjectif dont vous auriez besoin en cette extraordinaire occasion.

D'ailleurs, vous vous refuseriez à croire à tant d'aplomb, et vos épaules se hausseraient d'elles-mêmes pour protester contre cette histoire invraisemblable.

L'aventure est cependant de la plus rigoureuse exactitude, et c'est à nous qu'elle vient d'arriver.

Elle nous a stupéfié, et nos lecteurs confesseront qu'il y avait vraiment pour nous matière à stupéfaction.

Qu'on en juge.

..

Messire Donot — Prosper pour ces dames — était encore, il y a environ quatre mois, le directeur et le propriétaire du *Journal de Guignol*.

Le journal fut vendu par lui, dans le courant de juin, à notre directeur actuel, qui, attaqué sans rime ni raison par le maître chanteur Ponet, résolut d'entreprendre sur le champ

une campagne sans pitié ni merci contre ce drôle, à qui l'explicable impunité, dont il jouissait depuis si longtemps, permettait de redoubler d'audace et de rançonner tous les honnêtes gens de notre ville.

Donot s'opposa énergiquement à cette œuvre de salubrité et d'assainissement publics. Il fit plus : il tenta une démarche auprès du ruffian Ponet et en obtint le résultat que l'on sait.

Nous avouons franchement que le publiciste Prosper était en droit de s'attendre à de meilleurs procédés de la part de son ex-ami Dodolphe.

C'est, en effet, l'ex-employé du Mont-de-Piété, Donot, qui donna, avec un sieur K..., au pensionnaire actuel de Saint-Paul, les renseignements que ce dernier utilisa pendant dix-huit mois — infructueusement, il est vrai — contre les commissaires-priseurs de Lyon.

A la suite de son échec, Prosper fit contre mauvaise fortune bon visage, et, la campagne étant déjà engagée vigoureusement de part et d'autre, il n'y eut pas de mouche de coche plus harcelante que celle qui se personnifiait dans les vestons copurichies de l'irrésistible Donot.

Tout alla bien pendant quelque temps, jusqu'au jour où nous eûmes connaissance — hélas ! trop tard — des frasques dont s'était rendu coupable l'ancien directeur du *Journal de Guignol*.

Plusieurs escroqueries et abus de confiance avaient été commis par lui envers un de nos amis. M. B..., et envers d'autres personnes que nous pourrions nommer au besoin.

Nous fîmes alors comprendre au *littérateur* Donot que sa présence parmi nous était par trop compromettante et nous le priâmes d'avoir à vider les lieux et de ne plus jamais reparaitre dans nos bureaux.

Donot se le tint pour dit et ne revint plus.

Nous pensions en être définitivement débarrassé, lorsque l'assignation de dimanche dernier vint nous édifier complètement sur le compte de ce malheureux.

Jusqu'ici, pour des raisons que l'on comprendra facilement, nous avions eu la faiblesse de l'épargner et de ne point parler de lui dans ce journal.

Attaqué comme nous par Ponet, Donot, quoique indigne de notre indulgence, avait joui du bénéfice de cette lutte, de laquelle nous sommes triomphants, et, pourvu qu'il se tint toujours dans une sage réserve, nous nous étions décidés à garder sur ses méfaits le plus complet silence.

Prosper a cru bon aujourd'hui de sortir de cette réserve, que lui conseillait la plus vulgaire prudence, et, c'est pour cette raison, que nous n'avons pas hésité un seul instant à l'exécuter publiquement et sans aucun ménagement de notre part.

Prosper a voulu casser les pots, qu'il les paye !...

..

Et maintenant, mon beau Donot, une question, une simple question ?...

Quelle Némésis a eu la malheureuse inspiration de vous pousser à cet acte maladroit, qui ressort bien plus du domaine de l'aliénation mentale que de celui de la raison humaine, prise dans sa plus extrême moyenne ?

J'ignore quel souffle empoisonné vous a précipité dans cette triste aventure, mais permettez-moi de vous dire qu'il eût mieux valu pour vous — et peut-être aussi pour nous — que vous restiez bien sage et bien tranquille dans le petit coin où vous avez installé vos modestes pénates.

Car nous regrettons sincèrement d'être mis par vous, et par vous seul, dans la nécessité de vous exécuter, après avoir été exécuté par un chenapan et un bandit, comme Ponet, notre insulteur et le vôtre.

Nous avons la conscience d'avoir évité jusqu'ici tout ce qu'il pouvait prêter le flanc aux imbéciles et injurieux commentateurs d'adversaires stupides et malhonnêtes, et il a fallu un inconscient comme vous pour nous contraindre à sortir momentanément du rôle que nous nous étions donnés la tâche de suivre fidèlement toujours.

Il vous reste cependant, mon pauvre Donot, la consolation — bien maigre, hélas ! — de vous écrier comme certain personnage de comédie :

— Tu l'as voulu, Prosper D...andin !... Tu l'as voulu !...

PIQUE-BISE.

REVANCHARD

Des affiches annonçant la reconstitution du QUAND MÊME, viennent d'être apposées dans notre ville, seulement par suite de nombreuses coquilles typographiques, elles ne sont nullement conformes au texte original que nous nous sommes procuré à prix d'or et que nous offrons ci-après à nos lecteurs.

J. H. DE VRIËS, aux 37 lecteurs du *Quand Même*

Oh ! la la ! qué pommade !

Le *Quand Même* ne vole plus... ses lecteurs... que d'une aile... Malgré de voluptueux titres et sous-titres, le tirage baisse, baisse, baisse toujours. Depuis cette affaire de Pagny, qui fut le plus beau jour de ma vie, nous avons perdu 83 lecteurs... sans compter l'abonné, comme dit à peu près la fin d'un vers d'Hugo.

Oh! l'abonné, notre unique abonné, calqué sur celui du *Courrier de Lyon*... Et vous n'êtes plus que 37 à cette heure, ô vous les patriotes chroniques et invétérés, qui m'achetez chaque semaine pour deux sous de prose, ce qui prouve, entre parenthèse, que vous êtes de fichues bêtes.

Or, deux sous multipliés par 37 font septante-quatre sous. Pardon, 3 francs soixante-dix en français, dans ce bon français que j'enseignais naguère sans le connaître le moins du monde. Malheureusement, en français comme... pas en français, 3 francs 70 ne vont pas loin. Et il m'est parfaitement impossible, les semaines où je casse les verres de mon lorgnon, de faire donner un coup de fer à mon chapeau. Vous me direz qu'un coup de fer se donne à l'œil, oui, alors essayez d'en faire donner neuf ans au même chapeau, et vous verrez!

Bref, la misère me guette. Et quelle misère! La misère la plus épouvantable de toutes, celle qui se dissimule sous un lorgnon, un chapeau haut et une redingote, pendant qu'elle tend la main et.....

*Quelle court en tous sens les repas incertains.
Admirable matière à mettre en vers latins,*

selon les vers célèbres d'Alfred de Cinoh.

Que faire pour la conjurer?

Donner de nouveaux leçons de français que j'aurais besoin de prendre..... Il faut être deux pour cela, et, vous savez, pas facile à trouver, le second, celui qui la reçoit; allonger encore mon nom d'une syllabe et le coller à quelque demoiselle Poirier, bien dotée..... Etirement superflu! qui donc ignore que je ne m'appelle pas plus J. H. de Vriès et que je ne descends des croisés..... que quand je suis poursuivi par des créanciers. Lancer un nouveau canard... Peine perdue! J'ai essayé tous les genres, surtout le genre ennuyeux; tous ont réussi..... à laisser des notes chez les imprimeurs; seul le genre patriotique m'avait donné quelques résultats: 120 acheteurs et 1 abonné, de quoi vivre honorablement au grand hôtel des *Deux Chèvres*!

Décidément, il n'y a que le genre patriotique.

Nous allons donc en jouer encore et procéder à la reconstitution du *Quand Même*.

Zim! boum! boum!

1° L'administration, la rédaction et le pliage du *Quand Même* demeurent confiés à votre serviteur J.-H. de Vriès, qui sera également chargé de l'éclairage des bureaux, quand il y aura de la chandelle.

2° Les bureaux du *Quand Même* sont transférés chez son imprimeur. Mon ancien propriétaire de la rue Centrale ayant refusé de faire remplacer les vitres cassées pendant mes crises belliqueuses.

— Entre nous, ce n'est pas ça du tout. Ledit propriétaire m'a simplement expulsé parce que je voulais le payer deux fois. Inutile d'ailleurs d'aller répéter cela au *Journal de Guignol*. Je ne tiens pas à la gloire.

3° Le *Quand Même* s'est assuré la collaboration d'un tas d'écrivains illustres, Daudet, Claretie, Chavette, Theuriot, etc. — Je me suis assuré la collaboration de ces écrivains en empruntant à mon excellent ami Wegel ses ciseaux de coupeur. Je les ouvrirai chaque semaine, je glisserai entre leurs lames une nouvelle quelconque, et pan! voilà une collaboration assurée. Toujours entre nous, n'est-ce pas?

4° Le *Quand Même* publiera chacun de ses numéros un article demandant la guerre à bref délai.

— Si ça vous va, ça ne me gêne pas. S'il vous plaît d'aller vous faire couper la figure, je n'y vois point d'inconvénients. Mais, pour moi, je vous fiche mon billet que le jour où ça pètera, vous ne me trouverez plus. Je me réserverai pour chanter vos exploits. D'ailleurs si vous me trouvez, vous ne sauriez que faire de moi. Je ne tiens pas debout et j'ai des cors aux pieds. De plus, je n'y vois rien. Je ne verrais certainement pas le fusil que vous me ficheriez dans les doigts! Je compte sur vous comme vous pouvez ne pas compter sur moi.

Signé : J.-H. DE VRIÈS.

Pour copie conforme,

PIF.

ENCORE RAVET

Après notre article du 28 août dernier, nous avions la naïveté de croire qu'on prendrait à l'égard du porteur de contraintes Ravet les mesures nécessaires pour mettre ce joli monsieur en demeure ou de se justifier et de nous poursuivre, ou de donner sa démission et de s'en aller faire pendre ailleurs.

Il n'en a rien été. Ravet est toujours aux gages de la Trésorerie générale, et Ravet est toujours chargé par elle d'exécuter les pauvres diables qui ne peuvent se libérer de leurs dettes envers l'Etat. Et, cependant, Ravet ne nous a point assignés, Ravet ne s'est pas justifié, Ravet n'a même pas bronché.

Est-ce sentiment de dédain de la part de Ravet?... Nous avouons avoir peine à croire à tant de grandeur d'âme. Est-ce impuissance de fournir des preuves de sa non-culpabilité? Alors, nous nous demandons pourquoi on s'obstine, à la Trésorerie générale, à conserver un employé de l'acabit de celui dont nous allons encore nous entretenir aujourd'hui. Car nous sommes, nous — puisque justice n'a pas encore été rendue — nous sommes absolument décidés à mettre cette fois les pieds dans le plat, et nous verrons, alors, si après les révélations que nous publions plus loin, les protecteurs du sieur Ravet seront assez puissants pour lui garder leur confiance et lui assurer plus longtemps une aussi scandaleuse impunité.

M. le trésorier-payeur général n'a pas, à ce qu'on nous assure, le *Journal de Guignol* en odeur de sainteté. Tant pis pour ce fonctionnaire. Car, il n'y a ni faussaire, ni voleur au *Journal de Guignol*, et il y en a au moins un dans les bureaux de la place de la République.

C'est ce que nous allons démontrer, preuves en mains, et témoins à l'appui.

Voici donc quelques-uns des nombreux méfaits dont nous accusons le sieur Ravet de s'être rendu coupable

1° Dans une vente Védrine faite route d'Ecully par le sieur Ravet, il a été compté 15 francs de déménagement, bien que la vente ait eu lieu sur place. En outre, il a été fait à un nommé M.... un reçu de 2 francs pour une annonce au tambour qui n'a jamais été publiée. Enfin, le sieur Ravet a détourné sur le produit de cette vente une somme 115 francs environ, qu'il a dissipée avec la maîtresse du saisi, demeurant quai Pierre-Seize.

2° Ravet s'est fait donner par une horizontale de passage à Lyon, et qui était descendue provisoirement à l'hôtel de la Fourchette d'Or, à Perrache, une somme de 5 francs par jour, pour rechercher avec le même M...., qui touchait la même paie, la mère de cette demoiselle, qui demeurait, selon elle, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.

Cet argent a été purement et simplement dissipé en noces et festins dans les restaurants de Collonges et d'ailleurs.

3° Le sieur Ravet avait perçu le montant de la contravention d'un marchand de bestiaux de la rue Gorge-de-Loup, et l'avait gardée devers lui. Ce n'est qu'après menace d'incarcération lancée par le percepteur contre son débiteur que Ravet fut contraint de rembourser l'argent momentanément détourné à son profit.

4° Les mêmes faits se sont renouvelés à l'égard des sieurs Colombier, charcutier, place des Victoires, et Veyssié, cocher.

5° Une dame Ch.... épicière, rue du Champ-Fleury, s'est plainte à M. Bolly, alors percepteur, que des propositions malhonnêtes lui avaient été faites par le sieur Ravet. Cette plainte a été adressée à la Préfecture par un employé même de l'administration, au mois de septembre 1886.

Aucune suite n'a, croyons-nous, été donnée à cette plainte légitime.

Pourquoi?

6° Ravet, entrepreneur de fiacres et porteur de contraintes tout à la fois — nous pensions que ce cumul était formellement interdit aux employés du gouvernement. — Ravet fut saisi par son propriétaire. Son cheval fut vendu 100 francs et revendu à un cocher, surnommé Milord l'Arsouille.

Or, cette somme a été conservée environ un mois et demi avant d'être versée à M. Fabre, commissaire-priseur. Dès le lendemain de la vente, Ravet dépensait cet argent avec une femme F...., demeurant cours Gambetta.

7° Dans la saisie Lamouroux, rue Saint-Jean, le nom de Lamouroux a été substitué à un autre nom. Dans tous les cas, on ne trouvera jamais cette saisie enregistrée.

Il y a donc FAUX EN ÉCRITURE PUBLIQUE.

8° Des saisies fictives ont été faites par Ravet. Chaque saisie rapportait à cet étrange porteur de contraintes 4 fr 95, montant de sa vacation. Le mobilier porté sur les procès-verbaux était toujours le même.

On tient à la disposition de M. le Trésorier-payeur général les numéros des articles de ces saisies, qui se montent au chiffre fantastique de 202 en trois ans.

9° Dans une saisie faite chez une nommée Marie B..., demeurant place des Célestins, 1, en présence de deux témoins, il a été répondu que le frère de cette personne était allé payer. Ravet a néanmoins encaissé ses 4 fr. 95.

10° Des clients étaient attablés au café Ragon, situé en face le cimetière neuf de la Guillotière. L'un d'eux, pour régler les consommations, donna une pièce de 10 francs. La pièce en sautant sur le marbre, rend un son insolite. Ravet se saisit des 10 francs et affirme que la pièce est fautive : « En voulez-vous une preuve, dit-il, tenez, la voici. » Et mettant la pièce entre ses dents, il la casse en deux. Protestation du propriétaire qui réclame sa pièce qui n'était pas fautive le moins du monde, mais contenait simplement une paille. Ravet promet de la faire changer à la Trésorerie. Le propriétaire du café rend la monnaie à son client, et depuis cette époque, il attend encore Ravet et ses 10 francs.

Nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui.

Nous nous permettrons seulement de demander aux protecteurs de M. Ravet s'ils sont satisfaits de la moralité de leur cher protégé, et s'ils ne doivent pas se mordre les doigts, aujourd'hui, du scandale qu'ils n'ont peut-être pas suscité, mais auquel ils ont quelque peu aidé.

En tous cas si un certificat leur est nécessaire, nous sommes heureux de leur délivrer celui que nous venons de publier plus haut et nous y ajoutons même l'authenticité d'une signature que M. Ravet connaît bien.

Celle-ci :

D'ORLANGES.

M. Ravet aura-t-il maintenant l'aplomb de nier? Nous l'en défions!

D'O.

LA SEMAINE AU THÉÂTRE

CÉLESTINS

LA CAGNOTTE. — LE VOYAGE DE M. PERRICHON. — UN MONSIEUR QUI PREND LA MOUCHE.

Aux Célestins comme ailleurs du reste, les jours se suivent et ne ressemblent pas, voilà une mauvaise semaine. A qui faut-il l'attribuer? Au gros public qui brille par son absence et qui n'est pas là pour émoustiller la verve des acteurs; ou au public spécial des premières qui a déjà vu toutes les pièces et tous les acteurs et fait forcément des comparaisons. A tous les deux peut-être. Par ce temps d'hypnotisme et d'impulsions où nous vivons, la direction des Célestins a senti l'impérieuse nécessité de nous faire goûter une fois de plus les beautés de la *Cagnotte*, et la *Cagnotte* a revu le feu de la rampe. Notre jeune troupe manquait d'entrain et de diable-aucorps; et cette reprise sera comme les femmes heureuses, elle n'aura pas d'histoire; car l'histoire ne serait qu'à son désavantage. Ce n'est pourtant pas la faute de Labiche; il a mis assez de gaieté et de verve dans ce vaudeville devenu classique, chef-d'œuvre d'observation fine et de philosophie malicieuse. J'ai dit classique avec intention; car la *Cagnotte* se joue selon des traditions, tout comme une comédie de Molière au Français; et il ne s'agit pas que chaque artiste se mette à la torture pour enlever la comédie par quelque chose de nouveau. Nos artistes des Célestins ont tout ce qu'il faut pour réussir; mais les efforts mêmes qu'ils ont faits dans la *Cagnotte* pour paraître comiques ont nui à l'effet qu'ils cherchaient à obtenir. Cela manque de naturel, d'imprévu, et cela ne fait pas rire.

Ainsi du *Voyage de M. Perrichon* où l'on nous a produit un nouveau comique, M. Brouette. (Que de comiques!!!) M. Brouette, dans son rôle de Perrichon, est arrivé par ses gestes épileptiques, son *surmenage* intempestif, et ses éclats de voix tonitruants, à rendre la pièce pénible à écouter et encore plus pénible à voir. Voilà un homme qui connaît son métier sur le bout des doigts, mais il le connaît trop; il a déplu par des exubérances de qualités, trop d'ardeur; ce n'est plus du feu, c'est de l'incandescence. En se battant les flancs pour essayer de nous faire rire, il a détonné complètement. Ses partenaires dépayés, ont été froids et ternes, et le *Voyage de M. Perrichon* a semblé lugubre, funèbre, tout cela parce que le chef de file jouait faux. Heureusement pour M. Brouette, la représentation s'est terminée par un autre vaudeville de Labiche : *Un Monsieur qui prend la mouche*. Là, dans un rôle jeune, M. Brouette a été jeune, ses gestes, ses allées, ses venues, étaient bien en situation, aussi le succès a-t-il été très grand, et les mauvaises dispositions des spectateurs ont disparu comme par enchantement.

En somme, la nouvelle troupe de M. Dalbert renferme d'excellents éléments de succès, et se trouve de beaucoup supérieure à celle de l'an passé.

Elle n'en est d'ailleurs qu'à ses débuts et il est nécessaire d'attendre quelque temps encore avant de porter sur elle un jugement définitif, et qui, nous ne sommes convaincu, ne pourra par la suite que lui être des plus favorables.

CAQUE-NANO.

SPECTACLES DE LA SEMAINE

Casino des Arts, rue de la République. — Tous les soirs, à 8 heures, concert-spectacle. Prochainement débuts importants.

Scala Bouffes. — Tous les soirs, à 8 heures, concert-spectacle Représentations de M. et M^{me} BELLARD, ex-artistes des Célestins, et de M. Bourges, le comique populaire.

Théâtre Guignol. — PASSAGE DE L'ARGUE. — Tous les soirs, les *Mousquetaires au Couvent*, parodie en trois actes. Grand succès.

Théâtre de Guignol. — Caveau des Célestins. — Tous les soirs, avec une nouvelle troupe, les *Réservistes au Couvent*, pièce désopilante, à grand spectacle. Consommations de premier choix.

Le Gérant, JEAN PONCET.

IMPRIMERIE NOUVELLE LYONNAISE, rue Ferrandière, 52.